

nue nous permet-il de concevoir d'une façon juste le processus ici considéré ? Il me semble au contraire que l'unité du processus ne peut être conçue si l'on ne saisit pas la *rupture* de la « linéarité » — le « changement du point de départ », disent Marx et Engels⁶⁰ — comme un moment essentiel du processus.

« L'aube de la civilisation européenne »

Un autre exemple me permettra de préciser le sens de cette critique et de mieux dégager mes propres conclusions : c'est l'exemple de l'évolution sociale particulièrement complexe que couronne l'apparition, en Grèce, des premières cités esclavagistes. J'ai déjà parlé à plusieurs reprises du « miracle grec », et de certaines des conditions historiques qui l'ont favorisé : il s'agit maintenant, en reprenant la question dans son ensemble, de replacer ces conditions dans l'unité du processus qui les implique et qu'elles déterminent.

La question ? Elle est excellemment posée par Maurice Godelier en ces termes, que j'ai déjà cités : « Comment, à la fois, prendre au sérieux le « miracle grec » et le désidéaler ? »⁶¹. Cependant Godelier se contente, pour sa part, d'une allusion très générale aux « circonstances particulières » qui auraient conditionné l'histoire de la société grecque, si bien qu'en fait ces circonstances paraissent rejetées en dehors de l'analyse, comme si elles étaient indifférentes à la nécessité du processus. Ce n'est qu'au prix, me semble-t-il, d'une telle abstraction que Godelier peut définir un rapport de *filiation* directe entre les sociétés « palatiales » du Proche-Orient ancien et la société « antique » gréco-romaine, cette voie d'évolution paraissant dès lors (malgré son caractère historiquement « exceptionnel ») correspondre à une nécessité qui serait, dans son essence, indépendante du « milieu » et du « moment ».

60. Cf. *L'idéologie allemande*, p. 48.

61. Cf. *La notion de « mode de production asiatique »...*, p. 41.

Godelier tire argument du fait que le mode de production « antique » a succédé, *dans l'histoire même du peuple grec*, aux sociétés « palatiales » de Crète et de Mycènes. Mais en elle-même cette *succession* ne nous permet nullement de définir la nature du processus dans lequel elle s'inscrit⁶² : les « étapes » successives (mode de production « asiatique », mode de production « antique », mode de production « esclavagiste ») s'ordonnent-elles selon la « ligne » continue d'un développement unique ? C'est ce que Godelier tend à conclure, trop rapidement à notre avis.

Pourtant, lorsqu'il en vient à étudier d'une manière quelque peu détaillée la « préhistoire grecque » (pp. 22-23), Godelier souligne avec raison la « discontinuité » profonde marquée par les invasions doriennes et par l'effondrement de Mycènes. Parlant de la période *consécutives* à cet effondrement, il écrit ceci, qui me paraît tout à fait juste : « Là s'est inaugurée réellement la ligne de développement occidentale dont Engels avait saisi les caractères essentiels » (p. 23 : c'est moi qui souligne). Le problème dès lors semble devoir être posé ainsi : qu'elles sont les conditions historiques *particulières* de « l'inauguration » de cette ligne de développement inédite ? Comment rendre compte de ce moment crucial de l'évolution où la société grecque se renouvelle et « repart à zéro »⁶³ — où le point d'arrivée de son développement antérieur se transforme en un point de départ *nouveau* ?

Pour autant qu'il résulte des bouleversements provoqués par un facteur « externe » (rôle des invasions doriennes) ce « moment » revêt les apparences d'un pur accident historique. Or le problème est justement de définir sa place et sa nécessité dans l'ensemble de l'évolution : c'est aujourd'hui une chose possible, grâce aux progrès énormes effectués depuis quel-

62. Pour la critique de cette inférence, voir ci-dessus p. 73.

63. Godelier note avec raison — mais simplement en passant — que la société grecque des débuts de l'âge du fer était « d'une certaine manière moins complexe, moins développée que la société créto-mycénienne » (p. 22).

ques décennies dans la connaissance de la protohistoire méditerranéenne⁶⁴. A la lumière de ces acquisitions, il apparaît de plus en plus clairement que l'évolution « exceptionnelle » de la société grecque s'inscrit dans le procès d'un développement plus vaste dont elle n'est que la « pointe historique » la plus avancée⁶⁵. Il n'est donc pas possible, si nous voulons « prendre au sérieux le miracle grec », de définir isolément la ligne de développement suivie par le peuple grec : c'est du moins ce que je me propose de démontrer, et bien sûr il me faut prendre ici quelque recul.

Après la « révolution néolithique » — dont le foyer principal avait été, nous l'avons vu, le Proche-Orient — l'économie agricole nouvellement constituée avait connu son premier grand épanouissement dans les grandes vallées alluviales de cette région du monde (vallée du Nil, Mésopotamie, bassin de l'Indus) où les conditions naturelles étaient exceptionnellement favorables : la fertilité du limon assurait à la culture des céréales une productivité telle qu'elle rendait possible, même avec des techniques de production très primitives, l'accumulation d'un surproduit important, ce qui permit des acquisitions aussi décisives que la métallurgie du bronze et l'écriture. Mais de tels résultats n'avaient pu être atteints qu'au prix d'un développement sans précédent de l'exploitation des masses laborieuses (« esclavage généralisé »⁶⁶) et d'une centralisation despotique extrêmement rigoureuse. Dès la fin de l'âge du bronze, cette structure sociale oppressive et rigide était devenue un obstacle aux progrès ultérieurs : d'où

64. Au surplus nous avons la chance de disposer en ce domaine d'une série de travaux remarquables inspirés par le matérialisme historique : je pense notamment aux travaux de V. Gordon Childe et de George Thomson, ainsi qu'au petit livre de Jean-Pierre VERNANT sur *Les Origines de la pensée grecque* (P.U.F., 1962); voir aussi l'article de Charles PARAIN : « Protohistoire méditerranéenne et mode de production asiatique », *La Pensée*, n° 127, juin 1966.

65. Cf. GEORGE THOMSON : *Studies in ancient Greek society*, tome I : « The prehistoric Aegean », Londres, 1954, p. 7.

66. Sur « l'esclavage généralisé » (Marx) comme forme d'exploitation spécifique du mode de production asiatique, voir Charles PARAIN, article cité (*La Pensée*, n° 127, juin 1966).

un « arrêt de croissance » (Gordon Childe), dont témoigne en particulier le net ralentissement du rythme du progrès technique.

Cependant les besoins en matières premières (métal, bois, pierre à bâtir, ambre, etc.) avaient poussé les civilisations des vallées alluviales à rayonner bien au-delà de l'aire dans laquelle elles s'étaient constituées. La quête du métal notamment, extorqué aux peuples barbares sous forme de tribut ou obtenu en échange de produits artisanaux, entraîna les populations voisines dans l'orbite de la civilisation, et diffusa son influence jusqu'en des régions lointaines. De nouveaux centres de civilisation naquirent ainsi par essaimage, qui empruntaient au « modèle » oriental son acquis technique et culturel, et qui reproduisaient son organisation économique, sociale et politique.

Mais le système ainsi transféré se trouvait confronté à des conditions géographiques et historiques nouvelles : absence de grandes plaines irrigables, par conséquent surplus agricole moindre; facilités plus grandes pour le commerce maritime et pour l'accès aux matières premières; mise en mouvement de tribus barbares demeurées jusqu'alors au stade néolithique et faisant d'un seul coup leur « entrée dans l'histoire ». Le transfert du système entraînait donc, dans une certaine mesure, une *altération* du système. En Crète et à Mycènes par exemple, on reconnaît assurément le « modèle » des civilisations du Proche-Orient, mais avec certaines particularités significatives : rôle plus considérable de la navigation et du commerce; économie rurale plus dispersée; degré plus grand d'autonomie des communautés villageoises⁶⁷; centralisation monarchique moins absolue et plus précaire; diversité des milieux ethniques et des héritages culturels; souplesse et mobilité particulières des traditions techniques et artistiques⁶⁸; autrement dit, et plus généralement, « flexibilité » plus grande⁶⁹ des rapports sociaux.

67. Cf. Jean-Pierre VERNANT, *ouvrage cité*, pp. 15 et 23.

68. Cf. V. Gordon CHILDE : *L'Europe préhistorique* (Payot, 1962), chap. VII.

Dès la fin du second millénaire c'est là, dans les centres de civilisation les plus récents (et aussi chez les peuples barbares situés à la « frange » du monde civilisé) que de nouveaux progrès techniques et intellectuels purent être réalisés⁷⁰, tandis que les centres de civilisation les plus anciens paraissaient avoir épuisé leurs capacités de développement⁷¹.

Ainsi le progrès social se poursuivait, mais ailleurs : son aire s'était *déplacée*. Gordon Childe, qui étudie dans toute la variété de ses formes l'ensemble de ce processus, en définit le contenu essentiel :

« La division en classes et l'exploitation des masses étaient nécessaires, au point de vue historique, pour amasser les ressources et réunir le personnel indispensable à l'établissement de l'industrie du bronze. Une fois ce but atteint, d'autres communautés purent profiter de la nouvelle organisation sans s'assujettir elles-mêmes au même degré d'exploitation⁷² ».

Bien sûr, cette « chance historique » n'échut pas uniformément à tous les peuples environnants. Certains d'entre eux finirent pas être absorbés par les grands états centralisés du Proche-Orient, ce qui les priva des possibilités d'un développement autonome⁷³. Au surplus, l'impulsion civilisatrice ne se propageait pas dans un milieu homogène, ni d'une manière automatique et uniforme. A la faveur des grandes routes commerciales, maritimes et terrestres⁷⁴, ses effets pouvaient

69. Cf. George THOMSON, *ouvrage cité*, p. 28.

70. Cf. V. Gordon CHILDE : *La Naissance de la civilisation*, Genève, 1964, chap. IX.

71. Cette « stagnation relative » se manifestera plus tard par le glissement vers le type de la *monarchie militaire* (empire assyrien, puis empire perse); cf. V. Gordon CHILDE : *La Naissance de la civilisation*, chap. IX.

72. V. Gordon CHILDE : *L'Europe préhistorique*, p. 97.

73. Ce fut le cas des Phéniciens, et peu s'en fallut que ce ne fût celui des Grecs.

74. Gordon CHILDE note l'importance (déjà signalée par ENGELS, cf. *L'Origine de la famille*, pp. 197 et suivantes) des voies de pénétration constituées par les grands fleuves de l'Europe centrale.

se faire sentir à de longues distances : cela permit à certains peuples barbares de s'approprier une partie des acquis de la civilisation *sans sortir de leur barbarie*, c'est-à-dire sans grever leurs possibilités de développement du poids des impuissances propres aux sociétés « civilisées ». Tel fut en particulier le cas, dès la fin du second millénaire avant notre ère, des sociétés barbares européennes : trop éloignées pour être entraînées directement dans l'orbite des grands empires asiatiques, elles entretenaient pourtant des échanges réguliers avec la Méditerranée orientale — par l'intermédiaire des Mycéniens surtout, qui jouèrent ici le rôle d'un centre « secondaire » de diffusion. Ainsi se modela la « physionomie » particulière de ces sociétés : esprit techniquement inventif et accueillant aux innovations, absence de centralisation culturelle et politique, mobilité particulière de l'organisation sociale. Et Gordon Childe, qui reconnaît ici la première assise historique d'une « civilisation européenne » originale, définit comme suit la particularité essentielle de son développement :

« C'est justement grâce à son état arriéré que l'Europe bénéficia des progrès de l'Orient sans payer elle-même le prix de ce changement et qu'elle puisa dans le capital accumulé, sans avoir elle-même participé à son accumulation⁷⁵. »

Voilà qui permet de saisir le fil conducteur de toute cette analyse, et d'en juger le prix : loin de réduire à une « pluralité » empirique la disparité des évolutions « nationales » et « locales », Gordon Childe étudie les manifestations historiques concrètes de l'inégalité du développement social en parlant du *contenu* du développement lui-même, de sa nature *antagoniste* et *bornée*. C'est également dans cet esprit et dans ce cadre qu'il analyse les conditions historiques du « miracle grec »⁷⁶. On conçoit donc que cette étude ne se

75. V. Gordon CHILDE : *L'Europe préhistorique*, p. 82.

76. Voir notamment Gordon CHILDE : *Le Mouvement de l'histoire (What happened in history?)*, Arthaud, 1961, chap. IX et X.

limite pas à la société grecque : elle embrasse une série de développements « nationaux » extrêmement divers, et nous fait concevoir l'unité de cette diversité.

De fait, si l'on compare ces différents développements, il apparaît que le concours particulier de circonstances qui a déterminé l'évolution de la société grecque revêt sans doute un caractère unique, exceptionnel, sans pourtant constituer une exception historique absolue. De ce point de vue George Thomson, dans ses *Etudes sur la société grecque antique*⁷⁷, esquisse un rapprochement intéressant entre les circonstances du développement social chez les Grecs et chez les Hébreux⁷⁸ : par-delà toutes sortes de disparités, ces peuples ont ceci de commun que lorsqu'ils entrent en contact avec l'héritage technique et intellectuel de l'Orient ancien, ils sont encore très proches, historiquement, de leurs traditions primitives; de plus, ce fonds primitif est constamment entretenu et revivifié par les relations qu'ils entretiennent avec des tribus barbares (pour les Hébreux, proximité des tribus nomades du désert; pour les Grecs, contacts et échanges constants avec des peuples retardataires, en particulier grâce au mouvement de colonisation). Ainsi put se réaliser la rencontre historique, la coalescence et l'unité vivante de deux éléments opposés : d'une part, l'héritage considérable lentement accumulé dans les centres anciennement « civilisés » ; d'autre part, des mœurs primitives demeurées vivaces et n'ayant point encore perdu leur plasticité, si je puis dire — une barbarie « pleine de vie », comme dit Engels, et riche en possibilités de développement⁷⁹.

77. *Studies in ancient Greek society*, tome 2 : « The first philosophers », Londres, 1955, pp. 98-100; cf. aussi p. 256.

78. A noter que Marx rangeait les Hébreux parmi les communautés de forme « antique » (cf. *Formen...*, p. 11).

79. Engels a bien noté cette *contiguïté historique* des étapes primitives et des étapes développées dans l'évolution de la société grecque — et à mon sens il est très intéressant de remarquer que c'est par ce trait qu'il définit le caractère « classique » de cette évolution (cf. *L'Origine de la famille*, p. 111).

Si cette « fusion » s'est réalisée chez les Grecs d'une manière exceptionnellement féconde⁸⁰, c'est qu'elle a été tout particulièrement favorisée par les conditions géographiques (exiguïté et pauvreté agricole du pays, facilités pour le commerce maritime, éloignement relatif par rapport aux empires orientaux), mais aussi par des circonstances proprement historiques. Et celle-ci d'abord : les Grecs ont subi plus profondément que d'autres peuples les effets *destructeurs* (effondrement mycénien) de la vaste *Völkerwanderung* qui bouleversa toute la Méditerranée orientale au début de l'âge du fer et qui était probablement, ici encore, une « répercussion en sens inverse » du processus d'acculturation des peuples barbares⁸¹.

Conclusions

Il est temps de conclure, pour autant que je puisse et doive le faire ici : cette étude, je l'ai dit, est encore en chantier, et vise d'abord à nourrir des discussions et des recherches ultérieures; au demeurant j'ai soulevé tant de questions, et de si vastes, qu'il ne m'est guère possible de présenter une conclusion d'ensemble. Je me bornerai donc à formuler brièvement quelques propositions sur le problème capital, et très controversé, des « schémas marxistes d'évolution des sociétés » :

1. De l'analyse historique ci-dessus esquissée il me semble qu'on peut dégager les résultats suivants : les sociétés *asiatiques* n'ont nullement « engendré », par la simple « logique » de leur développement interne,

80. Sur le rôle de cette fusion dans l'essor de la culture grecque, voir mon introduction au *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, Les Classiques du peuple, Ed. soc., 1967, pp. 53-55.

81. Cf. André VARAGNAC : *L'Homme avant l'écriture*, Colin, 1950, p. 413. Varagnac insiste sur le « bouillonnement démographique » qu'entraîna, au II^e millénaire avant notre ère, l'expansion de la métallurgie du bronze en Europe centrale et orientale.

les sociétés antiques; faut-il alors penser, avec Plékhanov, qu'elles sont étrangères à la « ligne d'évolution » dont celles-ci sont le produit, et que ces deux types de sociétés représentent l'aboutissement de deux voies de développement *divergentes* à partir du « communisme primitif »⁸² ? Cette réponse ne peut non plus nous satisfaire, car il est clair que l'évolution de la société grecque a eu pour *condition historique préalable* le développement des sociétés « palatiales » du Proche-Orient ancien — ce qui ne veut pas dire, encore une fois, qu'elle n'ait fait que *prolonger* la « ligne » de ce développement. Pour comprendre la connexion ainsi définie et le rôle qu'elle a joué dans l'évolution historique, il faut partir du fait que les formations « asiatiques » de l'âge du bronze « ont contribué au développement historique sur des espaces beaucoup plus étendus que leur aire propre »⁸³ et qu'elles ont créé ainsi, *pour d'autres sociétés moins développées, la possibilité de faire l'économie de leur propre développement* : cette possibilité s'est réalisée d'une manière particulièrement brillante dans l'évolution de la société grecque, et c'est ce qui a permis l'avènement d'un type de rapports sociaux nouveaux et supérieurs, d'une nouvelle « époque progressive » de la formation économique-sociale. Il est donc clair que le progrès social, dans ce cas, ne peut pas être décrit comme un processus *linéaire* puisqu'il implique un *déplacement* et la constitution, en marge pour ainsi dire de l'aire du développement antérieur, d'un *point de départ* nouveau.

2. Comme l'exemple de la société grecque est rien moins qu'anecdotique, on ne peut guère éviter de se

82. Cf. PLÉKHANOV : *Les Questions fondamentales du marxisme*, pp. 53-54 (pour la critique de ce texte, voir plus haut pp. 83-87). Une position analogue a été soutenue par l'historien soviétique A. TIOMENEV (cf. JAN PEČIRKA : « Discussions soviétiques », dans *Recherches Internationales*, n° 57-58 : *Premières sociétés de classes et mode de production asiatique*, p. 77).

83. Cf. CHARLES PARAIN : « Protohistoire méditerranéenne et mode de production asiatique », *La Pensée*, n° 127, juin 1966, p. 35, n. 9.

demander quel rôle il faut attribuer, dans l'ensemble de l'évolution historique, à la *possibilité* qui vient d'être définie. On sait que Marx, en étudiant les capacités d'évolution de la « commune agricole » en Russie au XIX^e siècle, avait envisagé pour ce pays une « chance historique » analogue : la possibilité de « s'incorporer les acquis positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines » et de trouver ainsi « le point de départ direct du système économique auquel tend la société moderne »⁸⁴. Plus généralement, les marxistes ont toujours admis la possibilité, pour un peuple donné, de « sauter une étape » du développement social sous l'influence d'une société voisine plus développée⁸⁵. Il est vrai que cette éventualité a été trop souvent interprétée comme une possibilité marginale et atypique, indifférente en définitive au regard de la voie royale et « régulière » de l'évolution historique, que l'on concevait comme une progression purement linéaire. Théoriquement, tout nous conduit à rejeter ce point de vue platement évolutionniste. Historiquement, l'analyse du développement des sociétés « antiques » suffirait déjà à montrer que la réalisation effective de la possibilité ci-dessus définie a joué un rôle *essentiel* dans l'histoire de la société — *non point seulement pour « accélérer » le progrès social, mais pour lui ouvrir la voie.*

3. Or cette conclusion, que suggéraient déjà certaines indications de Marx, se confirme de plus en plus à mesure que nous défrichons « l'histoire réelle des rapports de production ». Il apparaît notamment que la voie de développement « méditerranéenne-européenne » — la voie « exceptionnelle » qui va du Pro-

84. Cf. MARX : Lettre à Véra Zassoulitch, 8 mars 1881, troisième rédaction (dans *L'Origine de la famille*, p. 297); c'est Marx qui souligne.

85. Un des exemples classiques est celui de certains peuples de l'U.R.S.S. qui, avant la Révolution d'Octobre, ne connaissaient pas le capitalisme, ni même parfois la division en classes antagonistes.

che-Orient ancien aux sociétés « antiques », puis à la féodalité occidentale et qui finalement aboutit au capitalisme moderne — est précisément conditionnée, en ses moments les plus cruciaux, par « la reprise de l'héritage d'autres sociétés, appartenant à d'autres aires géographiques, dont certaines furent en leur temps à la pointe du développement social »⁸⁶. Or s'il en est ainsi nous devons reconnaître, avec Hobsbawm, que cette voie de développement (exceptionnelle mais typique : c'est elle qui correspond le mieux à la succession des « époques progressives » indiquée par Marx dans sa *Préface* de 1859) ne peut pas être étudiée « en termes purement européens » — c'est-à-dire *isolément* — ni définie d'une manière linéaire :

« Au contraire, écrit Hobsbawm, il est évident qu'à diverses étapes cruciales, les relations entre l'Europe et le reste du monde ont été décisives. D'une manière très générale, l'Europe a constitué durant la majeure partie de son histoire une zone de barbarie, à l'extrême marge occidentale de la zone de civilisation qui s'étendait de la Chine, à l'Est, en passant par l'Asie méridionale, jusqu'au Proche et au Moyen-Orient [...]. Tout au début de l'histoire européenne (comme l'a montré Gordon Childe), les relations économiques avec le Proche-Orient ont été importantes. Cela est vrai également au début de l'histoire féodale européenne, lorsque la nouvelle économie barbare (encore que, potentiellement, beau-

coup plus progressive) s'établissait sur les ruines des antiques empires gréco-romains, et que ses centres les plus avancés étaient situés le long des étapes terminales du commerce Est-Ouest à travers la Méditerranée (l'Italie, la vallée du Rhin). Cela est plus évident encore au début du capitalisme européen, lorsque la conquête ou l'exploitation coloniale de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique — et de parties de l'Europe orientale — rendirent possible l'accumulation primitive du capital dans la région où, finalement, il devait remporter la victoire⁸⁷. »

Ainsi le mouvement historique européen, qui crée les conditions préalables de l'avènement d'une histoire universelle, est bien un mouvement *spécifique*. Mais dans sa spécificité même il ne peut être compris que comme l'épicentre d'un processus beaucoup plus vaste qui constitue déjà, en un sens, un processus « mondial » et qui le devient concrètement de plus en plus.

4. Le fait est donc le suivant : une transformation sociale localement effectuée crée un « milieu historique » nouveau qui modifie les conditions dans lesquelles pourront s'effectuer, dans les sociétés voisines, des transformations analogues. Vient un moment où les modifications ainsi acquises transforment, si je puis dire, les conditions des transformations ultérieures : c'est alors que surgit une voie de développement nouvelle qui, précisément parce qu'elle prend appui sur les développements précédents, ne les répète plus. C'est pourquoi, dès lors que toutes les sociétés ne progressent pas au même rythme, il n'y a pas et il ne peut y avoir *homotaxie* entre leurs développements respectifs. En même temps, il apparaît que la « pluralité des voies » ainsi produite ne peut

86. Jean SURET-CANALE : « Problèmes théoriques de l'étude des premières sociétés de classes », dans *Recherches internationales*, n° 57-58, p. 13. On trouve la même idée dans l'étude de Ferenc TÖKEI sur *Le mode de production asiatique en Chine* (cf. *ibidem*, p. 186) : Tökei fournit pour ainsi dire la contre-épreuve en montrant que « l'isolement » de la société chinoise a été la principale cause de sa « stagnation » : c'est d'ailleurs ce que Marx affirmait déjà à propos de l'Inde (cf. MARX : *Les Résultats éventuels de la domination britannique en Inde*, 1853, dans MARX-ENGELS : *Textes sur le colonialisme*, p. 94).

87. Eric HOBSBAWM : « Du féodalisme au capitalisme », dans *Recherches internationales*, n° 37 : *Le féodalisme*, p. 217.

être comprise qu'en fonction de la distinction et de la connexion entre les différents moments du processus dans lequel s'inscrivent ces transformations successives, c'est-à-dire en fonction de l'unité réelle de ce processus. Ainsi le principe de la diversité des formes de la dynamique historique doit être recherché dans la nature du mouvement lui-même, et c'est ce que les méthodologies « pluralistes » semblent ne pas apercevoir : elles enregistrent la pluralité, elles ne la rendent guère intelligible !

5. Pour conclure sur ce point : nous ne pouvons nous satisfaire d'une approche « multilinéaire » aux problèmes de l'évolution historique, j'entends d'une méthode consistant à décrire séparément différentes lignes d'évolution, puis à les inventorier abstraitement comme autant de possibilités de transformation sociale. La pluralité des « possibles » ne peut être pensée en dehors du « milieu historique », et la diversité des milieux est impliquée dans l'évolution historique elle-même.

Certes on conçoit comment la problématique ici mise en cause a pu être adoptée par un certain nombre de marxistes à la suite du rejet, pleinement justifié, de cette espèce de « monisme verbal » qu'impliquait le « schéma des cinq stades », en tant que schéma d'évolution unique et valable pour tous les peuples. Mais au-delà de son contenu critique immédiat ce « pluralisme », qui d'ailleurs ne s'affirme guère que d'une manière programmatique, représente-t-il un dépassement effectif du dogmatisme stalinien⁸⁸ ? Ou n'est-il qu'un sous-produit de son effondrement ?

88. C'est notamment la position illustrée et défendue, sur des plans très divers, par Roger Garaudy (cf. *Dogmatisme, pluralisme, problèmes de la religion*, intervention à la session d'Argenteuil du Comité Central du Parti communiste français, *Cahiers du communisme*, mai-juin 1966; voir en particulier pp. 14 et suivantes). Sur le « pluralisme » présenté comme le canon d'une interprétation antidogmatique du matérialisme historique, cf. Ignacy Sachs : « Une nouvelle phase de la discussion sur les formations », dans *Recherches internationales*, n° 57-58 (voir notamment p. 304). Pour

Pour notre part, tout nous conduit à souligner l'insuffisance de ce point de vue et, en définitive, son caractère théoriquement erroné : le point de vue véritablement fécond dans l'analyse des disparités de la dynamique historique, c'est celui de la dialectique, c'est-à-dire « la thèse du caractère total et contradictoire du processus historique » (Lénine). Le point de vue véritablement marxiste, c'est celui de l'unité et de la disproportion du processus historique, en tant que processus « d'histoire naturelle ». Une des principales tâches ici est d'approfondir théoriquement et d'appliquer concrètement la grande idée léniniste de l'inégalité du développement, en liaison avec le contenu du développement lui-même⁸⁹ : non point par conséquent l'inégalité « externe » que peut faire apparaître une pluralité de lignes d'évolution locales et séparées, mais d'abord et plus essentiellement la « disproportionnalité » interne et nécessaire d'un processus complexe saisi dans l'unité de toutes ses composantes.

la critique de ce point de vue il faut signaler l'intérêt, dans ce même numéro, de l'article de Ernst HOFFMANN : « Les formations socio-économiques et la science historique » (voir en particulier p. 153).

89. Je dis bien : appliquer cette idée à l'analyse concrète d'une situation concrète, et non la transformer en phrase — car, comme disait Engels, on peut tout transformer en phrase ! Par exemple : si la thèse du « caractère total et contradictoire du processus historique » permet effectivement de rendre compte du fait que, chez certains peuples et dans certaines conditions, un retard du développement économique et social a pu (transitoirement et pour une période déterminée) constituer une « chance historique », il serait évidemment absurde de conclure en général que le retard, « chose mauvaise en apparence », est « bonne en réalité ». Sur cette caricature de la dialectique, voir l'article très éclairant de Claude PRÉVOST : « Portrait-robot du maoïsme en France », dans *La Nouvelle Critique*, juin 1967, nouvelle série, n° 5, pp. 13-14.